

Selon Désiré Nisard, la littérature française a entamé son irrésistible déclin dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et la mort de Bossuet, opinion qu'il énonce en 1835, c'est dire comme les choses ont dû se dégrader encore, c'est dire quelle aversion lui eût à coup sûr inspiré cet ouvrage, daté des premières années du XXI<sup>e</sup> siècle. Et certes, il ne sera pas écrit dans le style des classiques latins chers à son cœur, mais cette tare n'eût été que le prétexte allégué par ce faux jeton de Nisard pour justifier son dédain, nous ne sommes pas si naïfs. La cause réelle de sa rancœur se devine sans grande dépense de sagacité. Quelle est en effet la cible principale de ce brûlot ? Désiré Nisard lui-même, bien contrit de la chose. On le serait à moins. Car l'intention de l'auteur de ces pages est claire et crânement annon-

cée : il va s'agir d'anéantir Désiré Nisard, et l'œuvre sera accomplie. C'est un serment que je fais là. Je vais le harceler avec mes chiens, lâcher sur lui mes faucons, piller ses vergers, brutaliser sa famille, entendez-vous ? Je vais démolir Désiré Nisard.

Curieux projet, me dit Métilde, puis elle veut savoir qui est Désiré Nisard, comme si cet individu méritait qu'on s'intéresse à lui. Ma réponse fuse : Désiré Nisard ? C'est à peine si on le sait, et d'ailleurs tout le monde s'en moque.

S'appelle-t-on Nisard ? Désiré Nisard ? S'appelle-t-on Désiré Nisard ? Jean-Marie-Napoléon-Désiré Nisard ? Métilde, écoute bien, je répète : Jean-Marie-Napoléon-Désiré Nisard. Qui s'appelle ainsi ? Il me semble que cela campe le personnage. Qui s'appelle ainsi, hormis justement et comme par hasard Jean-Marie-Napoléon-Désiré Nisard ? Tout n'est pas dit, bien sûr, sur ce triste pitre, avec son seul nom. Mais on peut déjà faire remarquer très calmement que Désiré Nisard n'est pas le plus fameux d'entre les Napoléon.

Il n'est pas interdit non plus de consulter, dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse, l'article écrit à chaud, du vivant même du vieux birbe, qui constitue un document d'autant plus précieux qu'il émane d'un témoin direct des agissements de **NISARD** (*Jean-Marie-Napoléon-Désiré*), critique français né à Châtillon-sur-Seine (Côte d'or) en 1806. Elève de Sainte-Barbe, M. Nisard entra dans le journalisme dès qu'il eut achevé ses études et démontra ainsi que le journalisme mène à tout à condition d'en sortir, axiome qui était fort en faveur sous la monarchie de Juillet. Parti du Journal des débats et du National, il arriva à être député, directeur de l'École normale et académicien. Larousse, on le constate, observe un silence embarrassé au sujet de l'enfance de Désiré, ce qui est tout à l'honneur du lexicographe dont nous aurons maintes occasions encore d'apprécier la grandeur d'âme et le bon cœur ainsi que le sens de la mesure en toutes choses, car le petit Nisard fut un mouflet pénible, geignard, dissimulé, capricieux, veléitaire, timoré, qui essayait avec ses manchettes la morve que produisait intarissablement son nez ridicule, sale habitude qu'il conserva, dit-on, jusqu'à un âge avancé en dépit des remontrances de ses parents auxquels, dans le même temps, leurs deux autres fils,

Charles et Auguste, ne donnaient que des satisfactions. « *Mon père était un homme de bien, d'une probité à toute épreuve, dont toutes les actions ont été des fruits de vertu* », reconnaîtra Nisard sur le tard, et sa mère aussi était une bien bonne femme dépourvue de malice. Le prénom qu'elle choisit pour l'enfant dit assez à quel point il était attendu. Malgré quoi le nouveau-né chétif, flottant un peu dans des éléments de layette confectionnés tout de même pour un garçon plus robuste, ne cesse de souiller ses langes et de régurgiter son lait, consacrant le reste de son temps à pleurer durant les premiers mois d'une existence qui ne dédaignera non plus par la suite aucune des manifestations sonores relevant du registre de la plainte.

Vilain cafard, bon élève par défaut d'imagination et servilité naturelle, doué par ailleurs de la phénoménale mémoire des pauvres d'esprit dont le cerveau est cousin des mousses et des éponges, Désiré subit les brimades de ses camarades mais rend hardiment coup pour coup, écrasant sous son poing les cochenilles et les fourmis qui passent à sa portée. Toutefois, le pou se sent chez lui dans sa chevelure terne et filasse.

Mais comment sais-tu tout cela ? me demande Métilde. Il suffit pourtant de lire quelques lignes de ce sinistre cagot pour ne plus rien ignorer de lui et deviner d'où il vient, de quel œuf pourri, de quelle enfance contrariée il est issu. Mais, certainement, Métilde a mieux à faire que d'envoyer un bibliothécaire extraire dans les arrière-fonds poussiéreux de la réserve les quatre tomes, scellés par l'humidité et l'indifférence séculaire du lectorat, de *l'Histoire de la littérature française* de Nisard et laisser se faner dans ces pages quelques heures de sa jeunesse, de sa beauté fascinante. Comme je souffrirais de savoir Métilde enlisée jusqu'à mi-corps dans ce marécage ! Métilde prisonnière de la boue grise de ces volumes et Nisard tout au fond rampant comme un visqueux reptile, s'enroulant autour de ses chevilles, Nisard tapi au creux de son œuvre idéalement vide, triste construction de pâte à papier, et guettant la proie juvénile, après des décennies de solitude amère à peine troublées par la visite oblique de quelque universitaire pressé en quête d'une référence pour une note en bas de page, Nisard vautré dans sa fange avisant soudain le pied rose de Métilde, y ventosant ses lèvres flasques, Nisard dont j'ai toujours soupçonné la secrète abjection, incapable cette fois de cacher son jeu et de se dominer après une si longue abstinence, et se jetant sur elle en crachotant, l'œil fou, l'air hagard.